

Le projet épistémique de l'école médicale empirique, ou comment penser sans idées ?

Quelques repères historiques

- Collection Hippocratique : début d'une rationalisation de la médecine ; concurrence disciplinaire entre médecine et philosophie/science de la nature
- Hérophile de Chalcédoine / Erasistrate de Céos, 3e s. av. J.-C. : naissance de la médecine alexandrine ; pratique de la dissection et de la vivisection ; héritage de la biologie aristotélicienne
- débat sur la pratique de la vivisection rapporté par Celse ([Prologue du *De Medicina*](#))

=> la pratique de la médecine en tant que technique rationnelle implique-t-elle l'investigation sur la nature du corps, de la maladie, et sur les causes dites cachées ?

"L'école hérophilienne a connu l'un des accidents les plus communs à toutes les écoles, philosophiques et médicales : la trahison. Un Hérophilien dissident, Philinos de Cos, fonda la secte empirique. La médecine est alors vraiment entrée dans une ère nouvelle."

Pellegrin, P. (2021). Médecine. Dans : Jacques Brunschwig éd., *Le savoir grec* (pp. 470-492). Paris: Flammarion. [10.3917/flam.brun.2021.01.0468](https://doi.org/10.3917/flam.brun.2021.01.0468) paragraphe 31

Trois sources principales : Galien, Sextus Empiricus, Celse.

Un recueil encore indépassé : Karl Deichgräber, *Die griechische Empirikerschule: Sammlung der Fragmente und Darstellung der Lehre*. Berlin, 1930 (Doctoral thesis, Münster, 1928; reprinted, Berlin, 1965)

Un cas particulier : le traité *Sur l'expérience médicale* (éd. princeps du texte arabe Richard Walzer, Oxford 1944)

Traductions de *l'Esquisse empirique* et de *Sur l'expérience médicale* :

- M. Frede et R. Walzer, Indianapolis, 1985
- P. Pellegrin, Paris, 1998

Les empiriques et le refus de l'indication

Galien, *De la méthode thérapeutique* : Τούτων οὕτως ἐχόντων ἤδη λεκτέον ὑπὲρ τῶν θεραπευτικῶν ἐνδείξεων, αὐτὸ τοῦτο πρότερον ἐξηγησαμένους τὸ τῆς ἐνδείξεως ὄνομα. τὴν γὰρ οἷον ἔμφασιν τῆς ἀκολουθίας ἐνδειξιν λέγομεν. εὐρίσκεται μὲν καὶ τῆς πείρας τὸ ἀκόλουθον, ἀλλ' οὐχ ὡς ἐμφαινόμενον τῷ ἡγουμένῳ. καὶ διὰ τοῦτο τῶν ἐμπειρικῶν οὐδεὶς ἐμφαίνεσθαί φησι τῷδέ τινι τόδε τι. καίτοι γε ἀκολουθεῖν λέγουσι τόδε τῷδε καὶ προηγῆσθαι τόδε τοῦδε καὶ συνυπάρχειν τόδε τῷδε, καὶ ὅλως ἅπασαν τὴν τέχνην τήρησίν τε καὶ μνήμην φασὶν εἶναι τοῦ τί σὺν τίνι καὶ τί πρὸς τίνος καὶ τί μετὰ τίνος πολλάκις ἐώραται.

Il faut expliquer ce qu'est l'indication thérapeutique, et d'abord ce que veut dire le mot « indication ». L'indication est l'exposition de la conséquence. Le conséquent est découvert par l'expérience, mais pas comme quelque chose d'apparent dans l'antécédent. C'est pourquoi aucun des empiriques ne parle d'une chose exposée par une autre. Pourtant, ils disent que ceci est la conséquence de cela, ou que ceci est antérieur à cela, ou que ceci et cela coexistent, et ils disent qu'en général tout l'art [de la médecine] est l'observation et le souvenir de ce qui a été observé en conjonction avec quoi, et de ce qui est antérieur à quoi, et de ce qui est en association avec quoi à de nombreuses occasions.

Deux conceptions de l'art médical s'affrontent :

- une conception selon laquelle le médecin doit faire des inférences s'apparentant à des démonstrations, remontant à des causes cachées, et s'appuyant sur une connaissance rationnelle étiologique de la nature (des choses, du corps, de la maladie) indépendante au moins en partie de l'expérience.
- une conception dite empirique qui refuse ce recours à des inférences démonstratives, qui refuse le besoin d'une remontée aux causes cachées.

Coll. Hippocratique, *De l'ancienne médecine* 2, 20. Καὶ διὰ ταῦτα οὐδὲν δέεται ὑποθέσιος = La médecine n'a pas besoin d'hypothèses.

Dogmatiques comme empiriques proposent en réalité deux interprétations différentes de cette même assertion hippocratique.

=> pour les dogmatiques, la médecine ne s'appuie pas sur des hypothèses au sens où elle prétend toujours à une forme de vérifiabilité - dont la forme ultime est de nature pratique, mort ou guérison. L'art médical est bien un art inférentiel et non strictement démonstratif au sens dialectique du terme : si les inférences du médecin s'autorisent une remontée vers les causes cachées, pour autant, la matière première de ces inférences demeure la collecte de signes sensibles au lit du malade.

=> pour les empiriques, la médecine s'interdit toute remontée au caché et les inférences pratiquées sont strictement horizontales, du visible vers le visible. En ce sens, le médecin n'a pas besoin d'un arrière-monde théorique pour comprendre le réseau sémiotique qu'il observe au lit du malade.

Comment les empiriques raisonnent-ils ?

Témoignage fondamental de Galien :

- *De l'expérience médicale*
- *Esquisse empirique*

Le trépied empirique : observation par soi-même (*autopsia*) / récit circonstancié rapporté par une autorité (*historia*) / remémoration d'observations passées (*mnèmh*)

Esquisse empirique [62] : Ils appellent le raisonnement qui leur est propre *épilogisme* et celui des dogmatiques *analogisme*, ne voulant pas partager même leur terminologie. De la même manière, ils appellent les énoncés les plus succints non pas des définitions, mais des descriptions.

=> refus des procédures dialectiques de type hypothético-déductif ; refus du passage à l'universel

=> les empiriques sont-ils soumis au risque du sorite ?

Différence entre épilogisme et analogie/analogisme.

Galien, *De l'expérience médicale* XXIV : En ce qui concerne l'inférence connue sous le nom d'épilogisme, elle est, comme nous l'avons dit, dirigée vers les choses visibles et c'est une inférence commune et universellement utilisée par toute l'humanité, sur laquelle les hommes sont unanimes, et sur laquelle il n'y a rien qui ressemble à un schisme ou à une diversité d'opinions. Ceci est bien net et approprié puisque cela a bien été testé et rectifié, parce que les choses visibles témoignent de sa correction. Et à aucun moment cela ne peut être objet de divergence ou de confusion, ni combiner deux choses contradictoires. En revanche, à propos de la conclusion qu'on appelle "analogisme", du fait que les choses invisibles ne peuvent pas être perçues par les sens, l'argument réellement valide ne devient pas crédible, et l'argument faible et mensonger ne peut pas être dénoncé ni renversé.

Exemple de l'abcès à la vessie ou du calcul : il est facile de vérifier empiriquement si l'hypothèse de la présence d'un abcès ou d'une pierre est juste. Mais à l'inverse, les hypothèses de type théorique ("si l'inflammation brûlante venant du sang résulte d'une substance chaude qui coule dans les organes, ou du sang tombant des artères ou des veines, ou de choses qui causent une chaleur violente et un gonflement, ou du fait que les atomes (...) restent dans les pores entre les veines, etc") sont "des exemples de ce dont il est impossible de prouver la vérité ou la fausseté par le moyen d'un symptôme visible."

=> l'épilogisme, s'appuyant en permanence sur des expériences directes ou indirectes, propose un résultat vérifiable ; l'analogisme repose sur des hypothèses cachées par nature.

Le rôle essentiel de la mémoire

La mémoire accumule des expériences et en constitue une forme de concaténation. Cette concaténation peut ensuite être mobilisée pour suggérer une thérapeutique (ce qui s'est produit plusieurs fois se reproduira de la même manière.)

Galien, *Esquisse empirique* [63-64] : Pose en effet que, dans le cas d'une jambe démise avec une plaie, on demande au médecin pour quelle cause il ne remet pas le membre ; il répondra que c'est parce qu'il a été observé que remettre un membre dans ces conditions entraîne un spasme. Nous devons, en effet, garder à l'esprit qu'il ne faut jamais rien énoncer que l'on tire d'une suite logique, mais toujours d'une observation évidente et de la mémoire.

De l'expérience médicale VII : (contre la folie des empiriques) Car c'est une ignorance achevée, une excessive impudence et un manque de sens qui va presque au delà de celui des bêtes dont ils font preuve, puisqu'ils ne trouvent aucun point de départ et sont incapables, même si on leur accorde qu'on peut voir quelque chose de la même manière plusieurs fois, de voir, de se rappeler ou de consigner par écrit les myriades de différences qui se trouvent chez les malades - quelle bibliothèque aurait assez de place pour une histoire aussi grande, quelle âme pourrait recevoir la mémoire de tant de choses ?

// réponse des empiriques X : modèle hippocratique des *Epidémies*.

C'est à eux de nous dire si Hippocrate à son époque [...] avait dès le début à sa disposition l'ensemble de la science médicale. S'ils disent que c'est le cas, alors il s'ensuit nécessairement que l'effort d'Hippocrate pour consigner dans ses *Epidémies* ce qu'il voulait être une trace et un aide-mémoire de ses observations était vain et inutile.

Comment les empiriques prétendent-ils éviter toute procédure dialectique de généralisation ?

- l'argument de la pluralité : le dogmatique par la généralisation ramène à une unité une pluralité naturelle infinie
- réponse de l'empirique : le propre du savoir technique est qu'il demeure un savoir de la pluralité, acquis par accumulation et non réduction de l'expérience.

De l'exp. méd. XXII : [l'empirique s'adresse à Asclépiade] Comment se fait-il que tu aies été gratifié du pouvoir de recueillir dans ton livre tous les symptômes que l'on voit affecter en même temps celui qui souffre de phrénitis comme étant des symptômes appartenant à une seule personne, alors que je n'ai pas ce pouvoir, mais que, à cause de moi, les phrénitiques deviennent non pas un mais plusieurs, parce qu'ils diffèrent selon l'âge, le lieu de résidence, les saisons, les conditions physiques, les activités et les tempéraments ? [...] Soutiens-tu que Socrate n'était pas un mais plusieurs parce que quand il vivait dans la cité il était différent de quand il était à l'armée, ou que quand il s'attardait à l'ombre il était autre que quand il était au soleil ?

Quelques exemples récurrents : l'alphabet, la musique, les notions géométriques.

Exp. méd. III : les sons du discours, bien qu'infinis en nombre, ne pourraient pas être retenus ni compris par la seule mémoire, et qu'un sage les a recueillis et limités parce que, après avoir réfléchi en les examinant, il a découvert que les principes et les éléments dont ces sons sont composés – j'entends les lettres – sont au nombre de 24 dans l'alphabet grec. De même pour les triangles. Car celui qui les a tirés de l'infinité n'est pas l'un de ceux qui s'est servi de l'empirisme sans la raison, mais dans ce cas aussi, on a découvert par le moyen de la raison que les côtés du triangle font trois sortes en tout, à savoir que le triangle a soit ses trois côtés égaux, soit deux côtés égaux, soit les trois côtés inégaux, et que les angles du triangle sont de trois sortes, je veux dire l'angle droit, l'angle aigu et l'angle obtus. Il n'y a pas une des innombrables formes triangulaires qui ne tombe dans cette classification. De même pour les différentes sortes de sons musicaux : eux aussi sont très nombreux, forts et faibles, intenses et légers, et la mémoire ne peut pas les retenir tous ni les contenir sans la raison, mais c'est bien plutôt la raison seule dont se servent les musiciens qui les limitent et les bornent, en les rangeant dans des catégories finies.

Exp. méd. XVIII : Car j'observe que les enfants eux non plus n'apprennent pas à écrire en entendant et en voyant les lettres de l'alphabet une seule fois, mais qu'ils doivent les entendre et les voir de nombreuses fois. Je ne me demanderai pas combien de fois ils le doivent, car ce ne m'est d'aucune utilité. Vous, pourtant, poussés par votre dilettantisme à chercher à savoir ce qui n'est ni utile ni nécessaire, vous posez cela entre autres questions semblables. Si vous vouliez ici aussi vous enquérir de la manière dont nous sommes devenus experts et hommes de l'art quand nous avons vu la chose de très nombreuses fois, vous trouveriez que vos propres mots rejaillissent sur vous et mettent le fardeau de la preuve de votre côté. Et s'il vous plaît, dites-nous comment le musicien – celui qui fait des mélodies – apprend les sons de la mélodie. Est-ce que vous dites qu'il les a appris quand il les a entendus pour la première fois, ou après qu'il s'y est habitué de très nombreuses fois ? Ou bien comment a-t-il appris la mesure, le rythme et les différentes sortes de son ? Pourquoi n'est-on pas capable, après avoir entendu deux sons, de reconnaître la grandeur de la différence entre eux du point de vue de l'aigu et du grave, alors que celui qui a subi un entraînement pour reconnaître les différentes sortes de sons est capable de le faire ? Sans doute celui qui peut dire exactement cette quantité ne trouvera rien d'autre à dire que le fait qu'il a lui-même pratiqué cela très souvent.

La relation au scepticisme

Galien, *Esquisse empirique* [82] : L'attitude du sceptique face à la totalité de la vie, telle est l'attitude de l'empirique concernant la médecine : il ne manque pas de réputation, mais il n'est pas arrogant, homme non apprêté et se tenant à l'écart de la vaine gloire, comme, au dire de Timon, a été Pyrrhon.

Sextus Empiricus, *Esquisses Pyrrhoniennes* I, 34 : Puisque certains disent que la philosophie sceptique est la même chose que l'école médicale empirique, il faut savoir que si cet empirisme assure que les choses obscures sont insaisissables, il n'est pas la même chose que le scepticisme, et il ne conviendrait pas au sceptique d'adhérer à cette école.

- Galien considère les empiriques comme des sceptiques pour des raisons d'abord pratiques, liées à leurs procédures thérapeutiques concrètes.
- Sextus associe à ces arguments d'ordre pratique des considérations épistémologiques plus profondes, concernant les croyances des empiriques, qui lui interdisent de les considérer comme des sceptiques complets.

On remarque que ces présupposés épistémologiques des empiriques ne sont pas décrits de la même façon. Ainsi, la notion d'indication, cruciale chez Galien, disparaît chez Sextus.

Indication ou signe indicatif ?

Sextus Empiricus *EP* II, 99 : Les choses obvies n'ont pas besoin de signe. En effet elles sont saisies par elles-mêmes ; mais les choses obscures une fois pour toutes n'en ont pas besoin non plus puisque par principe elles ne sont pas saisies ; en revanche, les choses obscures occasionnellement et obscures par nature sont saisies par le moyen de signes, qui ne sont pas identiques : les choses obscures occasionnellement par le moyen de signes commémoratifs, les choses obscures par nature par le moyen de signes indicatifs.

signe commémoratif : la fumée signe du feu.

signe indicatif : les mouvements du corps signes de l'âme.

σημεῖον ἐστὶν ἐνδεικτικὸν ἀξίωμα ἐν ὑγιεῖ συνημμένῳ προκαθηγούμενον,
ἐκκαλυπτικὸν τοῦ λήγοντος = Un signe indicatif est une proposition antécédente
dans un énoncé connectif valide qui décèle le conséquent.

Au paragraphe 104, cette définition sera présentée dans les mêmes termes comme la définition du signe en général pour les stoïciens. Cette même définition est abondamment reprise et commentée par Sextus dans le *Contre les logiciens* à partir de la question critique de la nature du signe (sensible ou intelligible).

Le vocabulaire est assez différent de celui utilisé par Galien. Il est impossible d'identifier terme à terme l'indication thérapeutique et le signe indicatif.

Sextus et Galien sont à peu près contemporains.

Hypothèse : Galien constitue la définition de l'indication thérapeutique à partir de son propre appareil logique, tel qu'il le définit par exemple dans son *Institution logique*.

=> pour Galien un ἀξίωμα est une prémisse "digne de foi par elle-même". Il ne reprend donc pas ce terme pour construire sa définition de l'indication thérapeutique.

Galien *Inst. Log.* I, 5: εἰ μὲν οὖν αἰσθήσει προγνόντες ἢ ἀποδείξει προτεινόμεθ' ἀτι περὶ τῆς τῶν ὄντων φύσεως, ὀνομαζέσθω πρότασις τοῦτο· οὕτω γὰρ καὶ τοῖς παλαιοῖς ἔθος ἦν καλεῖν· εἰ δὲ τῇ νοήσει τίς ἐστὶν ἐξ αὐτοῦ πιστὸς λόγος, ἀξίωμα κεκλήκασι, καθάπερ τὸ 'τὰ τῶ αὐτῶ ἴσα καὶ ἀλλήλοις ἐστὶν ἴσα'· τοῖς δὲ κοινῶς ἅπαντας τοὺς ἀποφαντικοὺς λόγους ἀξιώματα προσαγορεύουσιν οὐ διενεχθήση.

Lorsque nous avons préalablement appris quelque chose par le moyen de la sensation ou de la démonstration et que nous proposons quelque chose sur la nature des choses, notre énoncé doit être appelé prémisse. C'est ainsi en effet que les Anciens avaient coutume de l'appeler. Tout énoncé jugé par intellection digne de foi par lui-même a reçu d'eux le nom d'axiome. En voici un exemple : deux choses égales chacune à une même autre chose sont égales entre elles. Il ne faut pas s'engager dans des discussions critiques avec ceux qui appellent indistinctement axiomes absolument tous les énoncés déclaratifs.

=> ce qui caractérise les empiriques pour Sextus est d'abord leur prise de position concernant l'impossibilité de statuer sur l'existence de choses cachées ou non par nature (engagement épistémologique fort, *dogmatisme négatif*) associé à une croyance qu'il est possible d'exercer la médecine sans ce savoir des causes cachées (engagement ontologique faible).

=> ce qui caractérise les empiriques pour Galien est leur refus d'utiliser l'indication et l'ensemble des procédures de raisonnement de type indicatif.

Dans les deux cas, il n'est en réalité pas question de scepticisme au sens strict, mais d'un usage particulier de la raison.

Lorenzo Perilli, “*La crise des fondements*” dans *la médecine empirique entre Alexandrie et Rome* 2019 doi: [10.15122/isbn.978-2-406-07737-4.p.0271](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-07737-4.p.0271) :

« L’empirisme post-alexandrin tente une justification épistémologique de la médecine qui, de manière consciente, renverse le paradigme platonicien : les *ιατροὶ ταῖς ἐμπειρίας ἄνευ λόγου τὴν ἰατρικὴν μεταχειριζόμενοι* que Platon attaque dans les *Lois* (857c 7 sq.) deviennent le modèle idéal de la nouvelle science. Sous ces deux aspects, l’énoncé platonicien se trouve renversé : le concept d’*empeiria* devient plus articulé et complexe, résultat positif et suffisant d’un processus de construction du savoir – et non comme le voulait Platon, la compétence manuelle du praticien, qui grâce à l’observation avait acquis une familiarité seulement superficielle par sa pratique quotidienne de médecin – tandis que l’exclusion du *logos*, considéré comme une abstraction schématique et superficielle, constitue un véritable choix théorique. »

Galien, *Que le bon médecin est aussi philosophe* (7) : Πότερον οὖν ὑπὲρ ὀνομάτων ἔτι διενεχθήσῃ καὶ ληρήσεις ἐρίζων, ἐγκρατῆ μὲν καὶ σώφρονα καὶ χρημάτων κρείττονα καὶ δίκαιον ἀξιῶν εἶναι τὸν ἰατρόν, οὐ μὴν φιλόσοφόν γε, καὶ φύσιν γινώσκειν σωμάτων καὶ ἐνεργείας ὀργάνων καὶ χρείας μορίων καὶ διαφορὰς νοσημάτων καὶ θεραπειῶν ἐνδείξεις, οὐ μὴν ἡσκησθαί γε κατὰ τὴν λογικὴν θεωρίαν ἢ τὰ πράγματα συγχωρήσας ὑπὲρ ὀνομάτων αἰδεσθήσῃ διαφέρεσθαι;

Maintenant disputerez-vous sur les mots, déraisonnerez-vous au point de dire, qu'être maître de soi-même, tempérant et contempteur des richesses, constitue un médecin honorable mais non pas un philosophe ; que connaître la nature du corps, les fonctions des organes, les usages des parties, les différences des maladies, les indications thérapeutiques, ne s'acquiert pas par la pratique de la science logique? Ne rougissez-vous pas d'être d'accord sur les choses et d'être en dissension sur les noms ? (trad. Daremberg)

Pour Galien, être médecin = être platonicien ?

=> au sens méthodologique ? Mais la méthode préférée par Galien est la démonstration, qu'il distingue de la dialectique qu'il définit comme science des mots.

- la médecine doit pouvoir être une science hégémonique capable de respecter le modèle démonstratif euclidien tout en s'appuyant en permanence sur l'expérience afin de proposer des résultats vérifiables et utiles au soin.

=> au sens ontologique : la médecine s'appuie sur des définitions essentielles qui sont possibles du fait d'une adéquation entre la nature rationnelle des choses et les notions communes à tous.

R. Chiaradonna, *Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge*, 2018 [en ligne](#) : Galen, then, claims that essential definitions should take common conceptions agreed upon by all human beings as their starting-point and this is indeed a vital aspect of his attitude to ordinary language. Galen certainly does not suggest we focus on the actual word itself (e.g., *nosein*) and its grammatical properties; what matters instead is what the word refers to, i.e., what condition this word is generally used to mark out.

=> Chiaradonna souligne que la question reste ouverte de savoir jusqu'à quel point ces conceptions communes sont autre chose qu'un accord de bon sens sur l'usage général du langage OU une connaissance réelle universelle et précise d'une réalité indépendante du sujet.

L'empirisme médical, une médecine sans arrière-monde

Les empiriques sont pour Galien une tentative intéressante de prise en compte de l'expérience, mais vouée à l'échec de fonder la médecine sur une pratique rationnelle mais sans arrière-plan théorique conceptuel qui leur permettrait d'organiser efficacement l'accumulation des expériences qui sont leur matière première.

Les empiriques peuvent être de bons médecins ; mais ils ne peuvent pas être les médecins systématiques ("philosophes") dont rêve Galien.

Ils sont en ce sens dans l'erreur, mais **moins dangereux** que l'école dite méthodique, qui suit les préceptes d'Asclépiade.

Sextus Empiricus *Contre les logiciens* I 201 : (c'est Antiochus d'Ascalon qui parle)
ἄλλος δέ τις, ἐν ἰατρικῇ μὲν οὐδενὸς δεύτερος, ἀπτόμενος δὲ καὶ φιλοσοφίας,
ἐπείθετο τὰς μὲν αἰσθήσεις ὄντως καὶ ἀληθῶς ἀντιλήψεις εἶναι, λόγῳ δὲ μηδὲν
ὅλως ἡμᾶς καταλαμβάνειν.

Un autre individu, le second de personne dans l'art médical, et également formé en philosophie, croyait que les sensations sont des perceptions réelles et vraies, et que par la raison rien n'est saisi dans sa totalité/de façon complète.

On notera avec intérêt que c'est le même Asclépiade, considéré par Sextus comme le fondateur de la seule école médicale véritablement sceptique, qui est utilisé par Galien dans *De l'expérience médicale* pour tenir le rôle du dogmatique adversaire de l'empirique.

Une référence ambiguë à Platon

Galien *Exp. méd.* VII [2] : [Asclépiade souhaite démontrer que les empiriques n'ont pas accès à un **théorème technique**] Et que nul ne croie que je me sers du raisonnement de Platon selon lequel une activité quelconque qui permet de connaître la nature de la matière dont il s'occupe est un art, [mais sinon c'est une simple routine, une pure expérience,] "car, dit-il, je n'appelle pas art quelque chose qui serait une affaire irrationnelle"[*Gorgias* 465a] ; je ne m'en sers pas non pas parce qu'il n'est pas vrai - je serais fou de le prétendre -, mais parce que, dans leur impudence, les empiriques l'[acceptent] aussi, et [conviennent] que peu leur importe que, à cause de ce raisonnement, nous n'appelions pas leur pratique un art mais quelque chose d'autre.

=> l'autorité de Platon est utilisée pour défendre une distinction entre art (technè) et pratique routinière (tribè, empeiria).

- Platon : un art est une activité rationnelle permettant de connaître la nature de ce sur quoi travaille le technicien
- empiriques : cette définition est vraie, et peu importe que la médecine soit ou non un art selon cette définition
- dogmatiques (?) : cette définition est vraie, mais nous n'avons pas besoin de l'utiliser pour prouver que l'activité des empiriques est irrationnelle

Galien Exp. méd. X [7] : [Galien répond en son nom] Car si rien n'est découvert par le moyen de la raison jointe à l'expérience, alors celui qui "connaît la nature des choses" [= D] peut tout faire sans l'aide de l'expérience et mener à bien un traitement du corps seulement avec ce vers quoi la raison seule le mène et le conduit, ce traitement valant bien celui proposé par celui qui possède une connaissance de ces deux choses. Et celui qui fonde sa méthode de traitement seulement sur ce à quoi l'expérience le conduit [=E] ne pourrait rien connaître de manière technique ni accomplir quoi que ce soit techniquement. Mais ce n'est pas le cas, au contraire ; si "ceux qui connaissent la nature des choses" étaient familiers avec la discussion, l'argumentation et la raison en ce qui concerne la médecine sans avoir le savoir procuré par l'expérience, ils n'accompliraient aucune opération de la médecine dans de bonnes conditions, même petite et triviale. Quant à ceux qui, dans la pratique de la médecine, suivent ce à quoi la seule simple expérience les mène, nous en trouvons beaucoup qui ont atteint un haut degré d'excellence dans la pratique de la médecine.

méthodiques : rien n'est appréhendable de façon complète par la raison // une théorie décrivant un arrière-monde existe bien, qui guide une pratique médicale routinière se voulant absolument sans croyance autre que l'application correcte de la routine.

dogmatiques (= Galien ?) : la médecine peut prétendre à la même valeur scientifique que la géométrie, en associant les ressources de la logique, de la connaissance de réalités intelligibles ou conceptuelles (mais toujours en lien avec une expérience possible) et de l'expérience.

empiriques : il n'y a rien d'appréhendable en dehors de ce que montre l'expérience, il n'y a pas de hors-champ // il y a bien un raisonnement médical, non routinier, mais qui ne doit jamais tenter de remonter à un arrière-monde strictement inconnaissable.

=> exemple très rare dans l'Antiquité d'une méthodologie **rationnelle** sans concepts et sans théorie.